

ŒUVRES POÉTIQUES COMPLÈTES
DE
ADAM MIŁKIÉWICZ,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE ET DE LANGUE SLAVE

AU COLLÈGE DE FRANCE :

TRADUCTION NOUVELLE D'APRÈS L'ÉDITION ORIGINALE DE 1844.

PAR

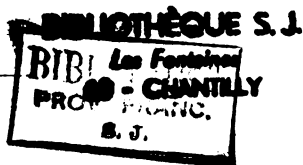
CHRISTIEN OSTROWSKI.

TROISIÈME ÉDITION

ORNÉE DE DEUX PLANCHES EN TAILLE-DOUCE.

TOME II.

SONNETS. — THADÉE SOPLITZA. — POÉSIES.



PARIS.

PLON FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE DE VAUGIRARD, 36.

VICTOR LECOQ, LIBRAIRE.
RUE DU BOULOI, 10.

1849

IV.

LE LAC DES WILLIS¹⁰³.

A MICHEL VERESZCZAKA.

Qui que tu sois, voyageur aux environs de Novogrodek, arrête tes chevaux à l'entrée du bois de Pluzyny, pour contempler le Switez.

Le Switez ! voilà ses nappes brillantes comme un orbe immense encadré dans une épaisse et noire ceinture, et poli comme un quartier de glace.

Si vous approchez aux heures de la nuit, le front tourné vers le lac, des étoiles sur vos têtes, des étoiles sous vos pieds, et deux lunes pareilles s'offriront à vos yeux. •

Incertain si la plaine vitrée s'élève de vos pieds jusqu'au firmament, ou si le ciel a ployé jusqu'à vous ses dômes transparents,

Votre œil ne pouvant atteindre la rive opposée et distinguer la base du sommet, croit être suspendu dans l'espace, au milieu de je ne sais quel abîme de saphir.

C'est ainsi qu'à la faveur du beau temps votre œil sera charmé par ce mensonge de la nuit ; mais, la nuit, pour aborder le Switez, il faut être le plus intrépide des hommes.

Car Satan y donne de singulières fêtes ! là, des spectres s'entre-choquent avec bruit. Je tremble quand les vieillards le racontent, et je n'ose en parler à la veillée.

Mainte fois on entend sous la vague un bruit de grande ville, suivi de fumée et de flammes ; on entend le tumulte des combats, des clameurs féminines, le glas du tocsin, et le froissement des armures.

Soudain la fumée tombe, le tumulte s'apaise ; sur les bords seulement on entend bruire les mélèzes, dans les ondes murmurer des prières et les plaintives supplications des femmes.

Qu'est-ce que tout cela ? chacun en parle à son gré ; mais personne n'est allé jusqu'au fond : il existe bien des légendes parmi le peuple, mais comment démêler le vrai du abuleux ?

Le seigneur de Pluzyny, dont les ancêtres avaient possédé

le Switez, rêvait depuis bien long-temps à pénétrer ces mystères, et se renseignait en tous lieux.

Il ordonna des préparatifs dans la ville voisine et fit des frais immenses : on acheta deux cents pieds de filet ; on assembla des nacelles et des bateaux.

J'eus soin d'avertir que, dans une œuvre pareille, il était bon de commencer par Dieu ; et des messes furent dites dans plus d'une église, et le prêtre de Gyryn arriva en personne.

Il se présenta sur le bord, se revêtit d'une chasuble brillante, fit le signe de la croix, aspergea, bénit et consacra les travaux. Le maître donne le signal : les nacelles dérivent, le filet plonge et s'abîme avec bruit.

Il plonge, il entraîne jusqu'aux liéges, tellement le lac est profond ; les cordes se tendent et frémissent, le filet marche en silence : la pêche sera-t-elle bonne ou mauvaise ?

On étend les rêts sur le bord, on retire le restant de la nasse : dirai-je quel monstre fut amené ? quand même je le dirais, personne ne voudrait me croire.

Je le dirai pourtant !... Ce ne fut pas un monstre ; mais une femme vivante, au-visage coloré, aux lèvres souriantes, aux cheveux de lin pâle trempés dans les flots d'azur.

Elle descend sur la rive, et, tandis que les uns prennent bravement la fuite, que les autres semblent pétrifiés de terreur, j'entends couler de ses lèvres les douces paroles que voici :

« Jeunes gens, savez-vous que jusqu'ici personne n'a lancé de barque impunément sur mes flots ? Ce lac couvre des abîmes sans fond, et ces abîmes engloutissent chaque audacieux pêcheur.

» Et toi, téméraire, et tes compagnons, vous seriez tous engloutis ; mais comme ce domaine appartient à notre aïeul, comme notre sang coule dans tes veines,

» Bien que vous ayez mérité d'être châtiés, vous avez commencé par Dieu, et Dieu vous apprend par ma voix les mystères et les merveilles de l'abîme.

» Sur ces plages envahies par le sable, où le lys des eaux et le jonc ployaient aujourd'hui leurs têtes sous l'effort de vos rames fugitives, s'élevait jadis une grande ville.

» Switez, jadis célèbre autant par la valeur de ses guerriers que par la beauté de ses filles, florissait depuis des siècles sous le règne des princes de Tuhau.

» Cette lisière de forêts n'attristait point encore les regards : à travers des plaines fécondes, on voyait d'ici les murs de Novogrodek, alors la capitale de la Lithuanie.

» Une fois, le tzar de Russie, suivi d'une puissante armée, vint y surprendre et assiéger le roi Mendog ; la Lithuanie trembla pour ses princes.

» Avant d'avoir pu rappeler ses guerriers d'une frontière lointaine, Mendog écrivit à son père : « Tuhau, viens défendre la capitale ; hâte-toi de réunir tes chevaliers ! »

» Aussitôt qu'il a reçu la lettre du roi, Tuhau donne le signal, et cinq mille chevaliers se présentent, tous bien montés et tous bien armés.

» Les cors résonnent, la troupe marche, la bannière des Tuhau rayonne au travers du portail ; mais Tuhau s'arrête en se tordant les bras, et revient en courant au château.

» Puis il me dit : « Puis-je immoler mes propres vassaux afin de lever le siège de l'étranger ? Tu sais que Switez n'a d'autre rempart que nos poitrines et d'autre défense que nos glaives :

» Si je partage ma petite armée, je ne puis être d'aucun secours à mon parent ; et, si nous descendons tous dans la plaine, que deviendront nos filles et nos femmes ?

» — Mon père, ai-je répondu, vos craintes sont vaines : allez où la gloire vous appelle, Dieu nous défendra ; j'ai vu en rêve, aujourd'hui, son ange planant au-dessus de la ville.

» Il traça autour de Switez un cercle avec l'éclair de son glaive et le couvrit de ses ailes d'or en me disant : — « Tant que les époux seront dehors, je défendrai les femmes et les filles. »

» Tuhau, convaincu, rejoignit son armée ; mais quand la nuit tomba, lugubre, on entendit de loin un tumulte affreux, un bruit d'armes et de cavaliers, et le hurra de Russie.

» Les béliers grondent, les débris des portes s'écroulent, une grêle de flèches s'abat sur la ville, les vieillards, les mè-

res consternées, les vierges, les enfants s'élancent vers le château.

» — Fermez les portes ! Malheur ! la Russie est déchaînée ! Ah ! mourons plutôt ! mieux vaut la mort que le déshonneur ! »

» Aussitôt le désespoir remplace la terreur : on entasse les trésors, on apporte les tisons et les flammes ; on entend crier d'une voix terrible :

» — Malédiction sur toute femme ou fille qui n'osera pas mourir ! » Je tâchai de m'opposer un instant ; vaine résistance ! Les unes, à genoux, tendaient le cou sur le billot ; les autres apprêtaient la hache.

» Le crime est prêt : faut-il appeler les hordes et accepter de viles chaînes, ou faut-il s'y soustraire par un suicide impie ? — Seigneur des seigneurs ! m'écriai-je :

» Si nous ne pouvons échapper à l'ennemi, nous te demandons la mort : que tes foudres nous écrasent ou que la terre nous engloutisse, vivantes ! »

» Soudain je ne sais quelle blancheur m'environna : la sombre nuit devint claire comme le jour ; je baissai vers la terre mes yeux éblouis, mais la terre fuyait sous mes pas.

» C'est ainsi que nous échappâmes à la honte et au glaive. Tu vois cette plante qui couvre au loin le rivage ; ce sont les épouses et les filles de Switez que Dieu a changées en fleurs.

» Elles balancent au-dessus de l'abîme leurs têtes blanches comme des phalènes ; leur feuille est verte comme l'aiguille du mélèze argentée par les frimas.

» Images de l'innocence pendant la vie, elles ont gardé sa robe virginale après la mort : elles vivent dans l'ombre et ne souffrent point de souillures ; des mains mortelles n'oseraient y toucher.

» Le tzar et sa horde en firent un jour l'expérience, lorsqu'après avoir cueilli ces belles fleurs ils voulurent en orner leurs tempes et leurs casques d'acier.

» Tous ceux qui étendirent leurs mains sur les flots (si terrible est le pouvoir de ces fleurs !) furent atteints de haut-mal ou frappés de mort subite.

» Quand le temps eut effacé ces choses de la mémoire des hommes, seul, le souvenir du châtiment s'est conservé parmi

le peuple, et le peuple, en le perpétuant par ses récits, appelle jusqu'aujourd'hui *tzars** les fleurs du Switez. »

Cela disant, la *Dame du Lac* s'éloigna lentement ; les navires et les filets disparurent sous les flots en réveillant l'écho du désert ; la vague, soulevée, inonda les bords avec fracas.

Le lac s'entr'ouvrit jusqu'au plus profond de ses entrailles ; mais le regard cherchait en vain la belle inconnue, car elle fit un soubresaut, se couvrit la tête d'une vague, et depuis on n'en a plus entendu parler.

V.

LA WILLI.

Quel est ce beau jeune homme ? Quelle est cette jeune fille à son bras ? Ils vont, aux clartés de la lune, le long des ondes azurées du Switez.

Elle lui présente un panier rempli de fraises ; il lui cueille des fleurs pour sa couronne : il est son amant, sans doute ; elle est son amante, peut-être.

Chaque nuit, à la même heure, ils se rencontrent sous le frêne du Switez : le jeune homme est chasseur dans le bois ; qui donc est la jeune fille ? je l'ignore.

D'où vient-elle ? en vain voudrait-on s'en informer ; où va-t-elle ? personne ne le sait : elle se lève sur le lac comme le lys des eaux ; elle disparaît comme le feu follet.

« Dis-moi, douce et jolie compagne, pourquoi ces mystères entre nous ? quel est ton sentier ? ta demeure ? et quels sont tes parents ?

» L'été s'envole, les feuilles jaunissent, et la saison des pluies s'avance ; dois-je donc toujours attendre ton arrivée sur les bords du lac sauvage ?

» Pourquoi toujours errer dans les bois comme la biche timide ? ou, comme le vampire, dans la nuit sombre ? Reste plutôt avec celui qui t'aime, reste avec moi, mon amie !

* Il est impossible de rendre ici le double sens que renferme cette phrase ; *tzar* signifiait dans le langage du peuple charme ou maléfice, la plante appelée tussilage ou pas-d'âne, et enfin l'autocrate de Russie.